LE PRINTEMPS ÉVANGÉLIQUE

HISTOIRE DE LA RÉFORMATION DU XVIÈME SIÈCLE

D'APRÈS L'ŒUVRE DE J. H. MERLE D'AUBIGNÉ

TOME IV – DEUX GRANDES LEÇONS

J'appelle accessoire, l'état des affaires de cette vie caduque et transitoire. J'appelle principal, le gouvernement spirituel auquel reluit souverainement la providence de Dieu (*Théodore de Bèze*)

ISBN 978-2-36957-074-5

© 2015, Kevin Rousseau

Aucun extrait de cette publication ne peut être reproduit ni transmis sous une forme quelconque, que ce soit par des moyens électroniques ou mécaniques, y compris la photocopie, l'enregistrement ou tout stockage ou report de données sans la permission écrite de l'éditeur.

Sauf indications contraires, les textes cités sont tirés de la Bible Martin.

Publié par les Éditions l'Oasis, année 2015.

Ce livre a été publié sous la division auto publication '***Publiez votre livre !***' des Éditions l'Oasis. Les Éditions l'Oasis déclinent toute responsabilité concernant d'éventuelles erreurs, aussi bien typographiques que grammaticales. Les opinions exprimées dans cet ouvrage n'engagent que leurs auteurs.

Dépôt légal : 1er trimestre 2015.

Imprimé en France

9, Rte d'Oupia, 34210 Olonzac, France

Tél. (33) (0) 468 32 93 55 * fax (33) (0) 468 91 38 63

Email : Contact@editionsoasis.com

Boutique en ligne sécurisée sur www.editionsoasis.com.

Vous avez écrit un livre, et vous cherchez un éditeur? Vous pouvez publier votre livre via Éditions l'Oasis! RDV sur notre site, rubrique 'Publiez votre livre !' pour plus d'information.

SUR L'ÉDITION PROPOSÉE

Merle d'Aubigné voulait dédier son œuvre *« aux églises protestantes de France »*[1] - *« cette France, à laquelle l'auteur se sent si intimement uni par le lien des pères »*[2]. C'est pourquoi, nous sommes heureux de proposer au public chrétien français du 21ème siècle une nouvelle édition de son œuvre.

Nous avons renommé la collection : *« le printemps évangélique » ;* car nous croyons que ce titre traduit bien la vision que M. Merle d'Aubigné avait de la Réforme du 16ème siècle, ainsi que la manière imagée dont il aimait la décrire :

« Mais le printemps pouvait venir, où la vérité cachée lèverait la tête, et jetterait loin d'elle les fils qui la recouvraient. Ayant pris dans sa tombe apparente de nouvelles forces, on la verrait, aux jours de sa résurrection, remporter la victoire sur Rome et sur ses erreurs. Ce printemps arriva. » (Voir p. 91 du tome 1er – *le premier bourgeon)***.** Dans le même esprit, nous avons renommé chacun des volumes. Le présent volume, qui est le quatrième, a été intitulé *« deux grandes leçons »*.

Nous avons repris le texte de l'édition de 1860 revue par l'auteur. Pour les noms propres ayant changé d'orthographe, nous avons privilégié la plus moderne.

Nous avons aussi jugé utile de structurer le texte avec un nouveau système de titres.

[1] Histoire de la Réformation en Europe au temps de Calvin (Tome VIII, Préface, Paris 1874)

[2] Histoire de la Réformation du seizième siècle (Tome III, Avant-propos, Paris 1860)

AVANT-PROPOS DE M. MERLE D'AUBIGNÉ

Les deux premiers livres de ce volume racontent les époques les plus importantes de la Réformation de l'Allemagne : la protestation de Spire, suivie du colloque de Marbourg, et la Confession d'Augsbourg. Les deux derniers traitent de l'établissement de la Réforme dans la plupart des cantons de la Suisse, et des événements qui se rattachent à la catastrophe de Cappel.

Avant de me tourner plus spécialement vers l'Angleterre, Genève, l'Écosse, la France, et d'autres pays, je tenais à amener la Réformation de l'Allemagne et de la Suisse allemande jusqu'aux époques décisives de 1530 et 1531. La Réformation proprement dite est alors presque accomplie dans ces deux contrées. L'œuvre de la foi y a atteint son apogée ; l'œuvre des conférences, des intérims, de la diplomatie, commence. Je n'abandonne pas complètement l'Allemagne et la Suisse allemande, mais je m'en occuperai moins ; le mouvement du seizième siècle y a fait son effort. Je l'ai fait dès le commencement, c'est l'histoire de la Réformation, et non celle du Protestantisme, que je raconte.

J'avais espéré, et je l'ai insinué dans la préface du troisième volume, commencer dans celui-ci l'histoire de la Réformation en Angleterre. Mais, indépendamment des raisons que je viens d'indiquer, la faveur inattendue avec laquelle on a bien voulu accueillir cet ouvrage dans la Grande-Bretagne et aux États-Unis d'Amérique, où la traduction anglaise a été imprimée à près de 200 000 exemplaires, me faisait une loi de prendre du temps pour examiner avec soin les principes et les faits de la Réformation anglicane, celle de toutes les parties de l'œuvre du seizième siècle qui présente, sans contredit, le plus de difficultés.

Un séjour de six semaines que j'ai fait, pendant l'été de 1846, aux bains d'Albisbrunn (Zurich), à 20 minutes de Cappel, et les bienveillantes directions de M. Esslinger, pasteur du lieu, m'ont permis d'étudier avec exactitude ce champ de bataille, si célèbre par la mort de Zwingli, et par les conséquences qu'eurent pour la Réformation les événements qui s'y

rattachent. Un monument en pierre y remplace aujourd'hui l'arbre qui abrita le chrétien mourant.

Genève, avril 1847

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE I 17

LA DIÈTE DE SPIRE DE 1526 19

LA RÉFORME NE SE RÉSUME PAS À UNE ŒUVRE NÉGATIVE 19

LES PRINCES ÉVANGÉLIQUES SONT PLEINS D'ASSURANCE 20

ON VEUT L'ABOLITION DES ABUS DE L'ÉGLISE 23

FERDINAND BRANDIT ENFIN L'ORDONNANCE IMPÉRIALE 26

L'EMPEREUR PREND SOUDAIN PARTI POUR LA RÉFORME 28

LA DIÈTE SE RÉSOUT À DÉCRÉTER LA LIBERTÉ RELIGIEUSE 29

LE SAC DE ROME 33

L'EMPEREUR MARCHE SUR ROME 33

LE GÉNÉRAL FREUNDSBERG CONDUIT SES TROUPES JUSQU'À ROME 34

ROME SUCCOMBE À L'ASSAUT IMPÉRIAL 37

ROME EXPIRE AU MILIEU DU PILLAGE 38

LA RÉFORME S'ORGANISE 41

QUELLE CONSTITUTION POUR LES ÉGLISES DE LA RÉFORME ? 41

PHILIPPE DE HESSE FAIT VENIR LE FRANÇAIS LAMBERT 42

LES THÈSES DE LAMBERT 44

LES PRÊTRES SONT INCAPABLES DE RÉFUTER LAMBERT 46

LE SYNODE DES ÉGLISES DE LA HESSE ADOPTE UNE NOUVELLE CONSTITUTION 47

LES PRINCIPES DE LA NOUVELLE CONSTITUTION 48

UNE CONSTITUTION DÉMOCRATIQUE EN THÉORIE, MAIS GOUVERNEMENTALE EN PRATIQUE 50

LES ÉGLISES LUTHÉRIENNES DÉVIENT DE LEURS PRINCIPES 52

LUTHER DOIT RENOUVELER LES PASTEURS ET LES TROUPEAUX POUR LES ÉGLISES DE SAXE 54

LUTHER RECOURT À L'INTERVENTION DES PRINCES 55

LE PRINCIPE CONSERVATEUR L'EMPORTE SUR LE RÉFORMATEUR 56

LA PUISSANCE DE LA PAROLE DE DIEU SUPPLÉE AUX DÉFAUTS DE L'ORGANISATION 59

LA RÉFORME GAGNE DE NOUVELLES RÉGIONS 60

UN MOINE PRÊCHEUR MEURT SUBITEMENT 61

ÉLISABETH DE BRANDEBOURG REÇOIT LA CÈNE DU SEIGNEUR 63

LA RÉFORME EST MENACÉE PAR LE MENSONGE 65

LES VIOLENCES S'ACCROISSENT CONTRE LES PROTESTANTS 65

Les martyres se multiplient et répandent la terreur 66
Othon de Pack trompe Philippe de Hesse par un faux document 68
On anticipe une offensive des princes catholiques 70
Luther appelle à la sagesse 72
De Pack est démasqué et subit la peine de son mensonge 73

La diète de Spire de 1529 77
L'Empereur reprend le parti du pape 77
L'Empereur veut annuler l'édit de Spire de 1526 78
Les princes évangéliques veulent défendre la liberté religieuse 80
Ferdinand s'irrite contre les princes évangéliques 82

La protestation de Spire 85
Les princes évangéliques deviennent protestants 85
Le principe protestant : La conscience et la Parole de Dieu contre les abus de l'État et de l'Église 88
La diète favorise les vues papistes 90
Les protestants rédigent un appel 92
Le protestantisme est formellement établi 94

Luther et Zwingli se rencontrent à Marbourg 99
Philippe de Hesse veut unir Luther et Zwingli 99
Philippe convoque les théologiens à Marbourg 101
Zwingli fait le déplacement malgré le danger 102
Luther et Zwingli arrivent au château du prince 104
Luther discute avec Œcolampade et Zwingli avec Mélanchthon 106
Un débat sur la présence du corps de Christ dans la cène 108
Pour Luther on mange réellement le corps de Christ 110
Zwingli explique l'Écriture par l'Écriture 112
Pas dans le sacrement comme en un lieu 117
Zwingli et Œcolampade abandonnent le débat 119
Luther repousse l'union avec Zwingli 120
Luther finit par faire un geste 123
Luther rédige les articles de la concorde 125
La Réforme fait un pas important 128
Luther voit le danger turc 129
Ce que Luther a manifesté à Marbourg 131
On redoute l'arrivée de l'Empereur en Italie 132

LIVRE II 135

L'Empereur s'avance vers l'Allemagne 137

L'alliance du monde ou la foi en Dieu seul ? 137
La protestation de Spire est remise à l'empereur 138
Les émissaires protestants doivent fuir 140
Le pape pousse l'empereur à combattre les protestants par les armes 143
Les protestants appréhendent la venue de l'Empereur 145
L'Empereur convoque la diète à Augsbourg 147

La diète se réunit à Augsbourg 149

L'Empereur est couronné par le pape avant d'aller à Augsbourg 149
Le conseil inspiré de Luther à l'Électeur de Saxe 151
On va à Augsbourg en chantant « c'est un rempart que notre Dieu » 153
L'Empereur médite ses projets à Innsbrück 155
L'Électeur de Saxe déjoue le piège de l'Empereur 157

Les protestants préparent leur confession de foi 161

L'Empereur demande que l'on cesse les prédications 161
L'Électeur de Saxe maintient la prédication de l'Évangile 163
Mélanchthon rédige la confession de foi 165
Luther est seul à Cobourg 166
Luther est présent à Augsbourg, bien qu'invisible 168
Les protestants perdent un précieux allié 170
La discorde reparaît au milieu des protestants 172

Obéir à Dieu plutôt qu'à l'Empereur 175

Les précurseurs de l'Empereur arrivent à Augsbourg 175
On sort à la rencontre de l'Empereur 177
L'Empereur avec son cortège entre dans la ville 179
La cérémonie à la cathédrale 181
Les princes protestants résistent à l'Empereur 182
L'Empereur demande qu'ils assistent à la procession religieuse 183
Les princes protestants refusent et délaissent la procession 186

Le piège d'une conférence privée 189

On propose de cesser les prédications papistes et évangéliques 189
Les princes protestants acceptent cette proposition 190
La mesure émeut les évangéliques 192

L'Électeur de Saxe participe à la messe d'ouverture 194
Rome demande une conférence privée plutôt qu'un débat public 196
On tente d'attirer Mélanchthon dans ce plan 198

Insister pour confesser sa foi 201
Les princes protestants signent la confession sans hésiter 201
Mélanchthon est moins assuré que les princes 203
On tente d'empêcher la lecture de la confession 204
Mélanchthon est angoissé et Luther en prière 206
Luther s'entoure des promesses de Dieu 209
Luther tente de fortifier la foi de Mélanchthon 211

Les protestants confessent leur foi 213
La confession est lue en allemand 213
Les dogmes fondamentaux de la foi chrétienne 214
L'Évangile est proclamé en présence de ses adversaires 217
Distinction nécessaire entre l'État et l'Église 219
Un style clair et une grande force d'argumentation 221
L'importance de distinguer entre l'église et l'état 222
Une confession peut-être pas assez franche 223
Les protestants triomphent 224

Le parti romain semble l'emporter 227
La confession fait une puissante impression 227
La réaction de Luther 228
Le parti romain ne s'avoue pas vaincu pour autant 230
L'Empereur est emporté par le parti romain 232
L'Empereur va donner raison au parti romain 235
Mélanchthon espère s'entendre avec le parti romain 237
La sœur de l'Empereur est une évangélique 239
Les démarches de Mélanchthon échouent 241
Le piège du docteur Eck ne marche pas 243

Les princes protestants résistent 247
Les princes protestants subissent des menaces 247
Les autres confessions protestantes 249
L'Électeur de Saxe résiste aux menaces par la foi 251
L'Empereur approuve la réfutation du parti romain 253
Les protestants demandent copie de la réfutation 255

Les protestants décline l'offre de l'Empereur 257
Les protestants n'ont d'autre recours que la prière 258
L'Empereur ne parvient pas à dompter les protestants 260
Les soldats de l'Empereur prennent le contrôle des portes de la ville 263

Philippe de Hesse quitte Augsbourg 265
Philippe de Hesse décide de quitter Augsbourg 265
L'Empereur veut empêcher le départ des protestants 267
Philippe de Hesse est déjà parti 269
Le départ de Philippe de Hesse suscite des craintes 271
L'Empereur et le parti romain changent de politique 272

Les partis tentent de s'accorder 275
Les romains et les protestants commencent à s'accorder 275
Mélanchthon fait des concessions dangereuses 277
Les protestants s'alarment 280
Luther condamne ces concessions 281
La Réforme est sur le point de sombrer 283
On nomme une nouvelle commission 284
Les négociations bloquent sur quelques points 286
Les négociations n'aboutissent pas 288
L'Empereur ne parvient pas à régler l'affaire 289
Les protestants ne veulent plus négocier 291
Luther presse ses amis de partir 293

La Réforme sort victorieuse du combat 297
Dernières tentatives de conciliation 297
Les protestants refusent le recez proposé par l'Empereur 298
Les princes protestants repartent libres 300
Les villes zwingliennes s'unissent aux luthériens 303
L'Empereur en est réduit à recourir aux armes 305
Menace sur la ville de Genève 307
La véritable victoire de la Réforme 308

LIVRE III 311

Farel passe en Suisse romande 313
L'importance de la Suisse pour la Réforme 313

L'influence française sur la Réforme en Suisse 314
Farel s'établit à Aigle en Suisse 316
Farel penche du côté de Zwingli 317
Farel est rejeté malgré le soutien de Berne 318
Farel tente de gagner un théologien de Lausanne 320
Farel aux prises avec un frère quêteur agité 322
La paroisse des Ormonds résiste à la Réforme 324
Farel aspire à l'unité chrétienne 325

La Réforme l'emporte à Berne dans un débat théologique 329
Les amis de la Réforme entrent au gouvernement de Berne 329
Haller et Kolb, les réformateurs de Berne 331
Les Bernois sont favorables à la liberté évangélique 332
Berne organise un débat théologique 334
Zwingli se rend à Berne pour le débat 336
Le débat commence 338
Le peuple déserte la messe 340
Berne abolit le culte romain 341
Zwingli exhorte les Bernois à demeurer fidèles à Jésus-Christ 343
La Réforme à Berne n'est pas politique 345

La Réforme s'établit dans le canton de Berne 347
Berne célèbre la cène du Seigneur 347
La Réforme entraîne des changements politiques 349
Le mécontentement fermente dans le canton 350
Berne est menacé par un soulèvement populaire 351
La révolte s'éteint devant le courage des Bernois 353

La Réforme étend son influence 357
Le vent de la Réforme souffle à Saint-Gall et à Glaris 357
Appenzell, les Grisons et Schaffhouse sont aussi impactés 358
Œcolampade revient à Bâle après le débat de Berne 360
La supplique des bourgeois au sénat de Bâle 362

La Réforme s'établit à Bâle 365
Le sénat bâlois tente d'apaiser les esprits 365
Les papistes quittent le conseil 366
Impatientés, les bourgeois saccagent les églises 368
Le sénat abolit la messe et les images 370

Une réformation, mais pas une révolution 372

Les conquêtes évangéliques de Farel 375
Farel toujours rejeté à Lausanne gagne Morat 375
Farel commence à prêcher à Neuchâtel 376
Les moines ne peuvent empêcher le peuple d'écouter Farel 378
Les chanoines et les moines s'unissent contre Farel 380
Farel fait de nouvelles conquêtes 381
Farel revient à Neuchâtel 383

Le culte des images est aboli à Neuchâtel 387
Farel et Boyve perturbent une messe près de Valengin 387
Farel et Boyve sont violemment battus 389
Farel prêche à la cathédrale de Neuchâtel 391
Les auditeurs de Farel s'en vont détruire les images et les statues des saints 393

La Réforme est confirmée par le vote 397
Le gouverneur veut un vote décisif 397
Le gouverneur ne peut plus empêcher le vote 398
Les partisans de Rome montrent leur fidélité dans le désespoir 400
La foi évangélique l'emporte sur la foi romaine 401
La Réforme s'établit à Neuchâtel 403

La Réforme établie à Valengin 407
Un complot contre la Réforme est déjoué à temps 407
Farel prêche au péril de sa vie 408
La Réforme finit par s'établir à Valengin 410
Farel a été le révélateur de son époque 412

LIVRE IV 415

La mauvaise voie de la Réforme suisse 417
La diplomatie et les armes perdent la Réforme 417
Zwingli s'engage dans une voie mortelle 418
Les Waldstettes s'allient à l'Autriche contre la Réforme 419
Le martyre du pasteur Jacques Keyser pousse Zwingli à demander la guerre 423

Une paix bien fragile 427
Zwingli pousse le conseil de Zurich vers la guerre 427

La guerre se prépare 428
Zwingli se méfie des propositions de paix 429
La fraternité suisse dépasse le conflit 431
La diète d'Arau signe la paix 433
Zwingli est inquiet malgré la paix 434

La Réforme continue d'avancer 437
La Réforme gagne Schaffhouse et Zurzach 437
La Réforme gagne aussi Mollis et Glaris 438
L'Italie demande les secours de la Réforme 440
La Réforme s'empare de l'abbaye de Saint-Gall 443
Lutte pour la conquête de Soleure 445
Lettre des réformateurs suisses aux Waldstettes 448
Œcolampade milite pour l'indépendance de l'Église et de l'État 449

Les projets politiques de Zwingli 451
Zwingli devient trop politique 451
La concorde évangélique eût mieux valu que les alliances politiques 452
Zwingli s'élève contre la tyrannie de l'Empereur 454
Zwingli sollicite le secours de Venise 457
Zwingli accepte les propositions du roi de France 459
Les réformés sont injuriés dans les Waldstettes 461
La diète hélvétique se réunit à Bade 463
Zwingli veut revoir le droit fédéral 465
Les cantons évangéliques se réunissent à Arau 466

Une mesure bien malheureuse 468
On choisit d'affamer plutôt que de faire la guerre 468
Les réformés ôtent le pain à leurs concitoyens 470
La famine pousse les Waldstettes aux armes 472
On s'efforce en vain de ramener la paix 474
Le mécontentement grandit à Zurich contre Zwingli 476
Zwingli voulait démissionner, mais il va rester 478
Le fantôme blanc à la porte de la ville 479
Zwingli avertit des malheurs qui menacent sur Zurich 481
Des phénomènes inquiétant annoncent la catastrophe 482

La guerre éclate 485
Les Waldstettes projettent une attaque 485

Le signe des deux pains 486
Les Waldstettes rassemblent leurs forces 487
Les Waldstettes marchent sur Zug et Zurich 489
La guerre a commencé 490
Le tocsin sonne à Zurich dans une nuit épouvantable 492
Zurich peine à mobiliser son armée 493
Zwingli part s'en hésiter mais triste 495
Les Zurichois s'en vont à la mort plus qu'au combat 496

Les armées se rencontrent à Cappel 499
Les Waldstettes sont pleins de confiance 499
Les Zurichois constatent leur infériorité numérique 501
Les Waldstettes sont en vue et se positionnent 502
Les canons entrent en action 503
Les Waldstettes s'engagent dans un passage marécageux 504
L'armée de Zurich se hâte en entendant les canons 505
Zwingli arrive sur le champ de bataille 508
L'attaque décisive va se jouer au bois de Kalchoffen 510

Zwingli tombe à Cappel 513
Les guerriers des Waldstettes sortent du bois 513
Les Zurichois se défendent avec courage 514
L'armée zurichoise est en déroute 515
On parvient à sauver l'étendard de Zurich 517
Beaucoup de Zurichois périssent 519
Zwingli est atteint et agonise 521
Les Waldstettes sont impitoyables 522
Zwingli est impitoyablement achevé 524
Les Waldstettes savourent leurs victoire 525
Une dure leçon pour la Réforme 527

La Réforme est humiliée 529
La nouvelle du désastre parvient à Zurich 529
Anna apprend la mort de son époux 530
Zurich reprend malgré tout le combat 532
Les Zurichois essuient à nouveau une cuisante défaite 533
L'Empereur se réjouit de la défaite des réformés 535
Zurich est réduit à signer une paix humiliante 537

LA RÉFORME VA SE RELEVER **539**
LE PAPISME EST RESTAURÉ EN PLUSIEURS LIEUX 539
ŒCOLAMPADE ATTEINT DE MALADIE DISPARAÎT AUSSI 541
LA RÉFORME EST HUMILIÉE PAR SES ADVERSAIRES 544
UNE NOUVELLE LUMIÈRE VA SE LEVER À GENÈVE 545

LIVRE I

PROTESTATION DE SPIRE ET CONCORDE DE MARBOURG

1526 – 1529

LA DIÈTE DE SPIRE DE 1526

LA RÉFORME NE SE RÉSUME PAS À UNE ŒUVRE NÉGATIVE

Nous avons vu les commencements, les luttes, les revers et les progrès de la Réformation ; mais les combats que nous avons jusqu'à présent décrits n'ont été que partiels : nous entrons maintenant dans une période nouvelle, celle des batailles générales. Spire (1529) et Augsbourg (1530) sont deux noms qui brillent d'une gloire plus immortelle que Marathon, Pavie ou Marengo. Des forces jusqu'à présent dispersées se réunissent en un énergique faisceau ; la puissance de Dieu opère de ces actions d'éclats qui ouvrent une ère nouvelle à l'histoire des peuples, et donnent une impulsion irrésistible à l'humanité ; les consciences sont affranchies ; la liberté de l'esprit est conquise. Le passage des temps moyens aux temps modernes est enfin arrivé.

Une grande protestation va s'accomplir ; et bien qu'il y ait des protestants et des protestations dans l'Église depuis le commencement même du christianisme, puisque la liberté et la vérité ne peuvent se maintenir ici-bas qu'en protestant sans cesse contre le despotisme et l'erreur, le protestantisme va faire un pas nouveau. Il va prendre un corps, et attaquer ainsi avec d'autant plus d'énergie ce mystère d'iniquité qui depuis des siècles a pris un corps à Rome, dans le temple même de Dieu[1].

Mais quoiqu'il s'agisse de protestation, il ne faut pas croire pourtant que la Réformation soit une œuvre négative. Partout où quelque chose de grand se développe, dans la nature comme dans la société, il y a un principe de vie qui opère, un germe que Dieu féconde. Une simple négation ne saurait émouvoir les peuples. La Réformation, quand elle se leva au XVI^{ème} siècle, ne fit pas une œuvre nouvelle, car une réformation n'est pas une formation ; mais elle tourna sa face vers les origines du christianisme, se précipita vers elle, et les embrassa avec

[1] Deuxième épître aux Thessaloniciens, ch. II

amour. Cependant, elle ne se contenta pas de ce retour aux temps primitifs. Chargée de ces principes créateurs de la foi, qu'elle avait saisis avec adoration, la Réformation rapporta à la chrétienté déchue et inanimée du XVI^{ème} siècle les éléments divins, le feu sacré, qui devaient lui rendre la lumière de la vie. C'est dans ce double mouvement que furent son action et sa force. Sans doute, elle repoussa plus tard des formes surannées et combattit l'erreur ; mais ce ne fut là que la moindre de ses œuvres et son troisième mouvement. La protestation même dont nous avons à parler eut pour but le rétablissement de la vérité et de la vie, et fut un acte essentiellement positif.

Cette action double, puissante et rapide de la Réforme, par laquelle les temps apostoliques furent rétablis à l'entrée des temps modernes, ne vint pas des hommes. Une réformation ne se fait pas arbitrairement, comme, en quelques pays, les chartes et les révolutions. Une vraie réformation, préparée pendant plusieurs siècles, est le produit de l'Esprit de Dieu. Avant le temps voulu, les plus grands génies, et même les hommes de Dieu les plus fidèles, ne sauraient la produire ; mais quand le temps réformateur est arrivé, quand Dieu veut intervenir dans le monde pour le renouveler, il faut que la vie divine se fraye un passage, et elle sait se créer elle-même les humbles organes par lesquels elle se communique à l'humanité. Alors, si les hommes se taisent, les pierres mêmes crieront[1].

C'est sur la protestation de Spire (1529) que nous allons surtout fixer nos regards ; mais cette protestation fut préparée par des années de paix, et suivie par des essais de concorde, que nous devons aussi raconter. Néanmoins, l'établissement formel du protestantisme demeure le grand fait qui domine l'histoire de la Réformation, de 1526 à 1529.

LES PRINCES ÉVANGÉLIQUES SONT PLEINS D'ASSURANCE

Le duc de Brunswick avait apporté en Allemagne le message menaçant de Charles-Quint. L'Empereur allait se rendre d'Espagne à Rome, pour s'entendre avec le pape, et de là passer les Alpes, afin de

[1] Évangile selon saint Luc, ch. XIX, v. 40

soumettre les hérétiques. Mais auparavant la diète de Spire (1526) devait leur adresser une dernière sommation[1]. L'heure fatale allait sonner pour la Réforme.

Le 25 juin 1526, la diète s'ouvrit. Dans son instruction, datée de Séville, 23 mars, l'Empereur ordonnait qu'on maintînt en entier les coutumes de l'Église, et invitait la diète à punir ceux qui se refusaient à exécuter l'édit de Worms[2]. Son frère, Ferdinand, se trouvait à Spire, et sa présence allait rendre ces ordres plus redoutables. Jamais l'inimitié que les partisans de Rome portaient aux princes évangéliques, n'avait paru d'une manière si éclatante : *« Les pharisiens,* dit Spalatin*, poursuivaient Jésus Christ d'une véhémente haine*[3]*. »*

Jamais aussi les princes évangéliques n'avaient montré tant d'assurance. Au lieu de paraître effrayés et tremblants comme des coupables, on les vit s'avancer entourés des ministres de la Parole, la tête levée et le regard joyeux. Leur première démarche fut de demander un temple. L'évêque de Spire, comte palatin du Rhin, le leur ayant refusé avec indignation[4], les princes s'en plaignirent comme d'une injustice, et ordonnèrent à leurs ministres de prêcher chaque jour dans les salles de leurs palais. Une foule immense de la ville et de la campagne s'y précipita aussitôt[5]. En vain, dans les jours de fête, Ferdinand, les princes ultramontains et les évêques, assistaient-ils aux pompes du culte romain dans la belle cathédrale de Spire ; la simple Parole de Dieu, prêchée dans les vestibules des princes protestants, attirait des milliers d'auditeurs, et la messe se célébrait dans le vide[6].

Ce n'étaient pas seulement des ministres, c'étaient des chevaliers, des palefreniers, *« des idiots, »* qui, ne pouvant contenir leur zèle,

---

[1] Voir tome III, fin du livre X. Il ne faut pas confondre la diète de Spire, 1526, avec celle de 1529, où eut lieu la protestation

[2] Sleidan, *Hist. de la Réf.*, liv. VI

[3] « Christum pharisæis vehementer fuisse invisum » (Seckend., II, p. 45)

[4] « Fortiter interdixit » (Cochlœus, p. 138)

[5] « Ingens concursus plebis et rusticorum (Ibid.) ; multis millibus hominum accurrentibus » (Seckend., II, p. 45)

[6] « Populum a sacris avertebant » (Cochlœus, p. 138)

exaltaient partout avec vivacité la Parole du Seigneur[1]. Tous les serviteurs des princes évangéliques portaient, brodées sur la manchette de la main droite, ces lettres : V. D. M. I. Æ., c'est-à-dire : LA PAROLE DU SEIGNEUR DEMEURE ÉTERNELLEMENT[2]. On lisait la même inscription sur les armes des princes, suspendues à leurs hôtels. *La Parole de Dieu*, tel était dès ce moment le mot d'ordre et le palladium de la Réforme.

Ce n'était pas tout : les protestants savaient que le culte ne suffit pas ; aussi le Landgrave avait-il demandé à l'Électeur d'abolir *« certains usages de cour, »* qui déshonoraient l'Évangile. En conséquence, ces deux princes avaient rédigé un ordre de vie qui interdisait l'ivresse, la débauche, et autres coutumes vicieuses usitées en diète[3].

Peut-être les princes protestants affichaient-ils quelquefois leur dissidence au-delà de ce que la sagesse eût exigé. Non seulement ils n'allaient point à la messe et n'observaient pas les jeûnes prescrits, mais encore on voyait, dans les jours maigres, leurs serviteurs porter les plats de viande et de gibier destinés à la table de leurs maîtres, et passer, dit Cochléus, sous les yeux de la foule que le culte rassemblait. C'était, dit cet auteur, afin d'attirer les catholiques par le fumet des viandes et des vins[4].

L'Électeur avait, en effet, un grand état ; 700 personnes formaient sa suite. Un jour, il donna un banquet où assistaient 26 princes avec leurs gentilshommes et leurs conseillers. On y joua jusqu'à une heure très tardive, 10 heures du soir. Tout, dans le duc Jean, annonçait le prince le plus puissant de l'Empire. Le jeune landgrave de Hesse, plein de zèle et de science, et qui se trouvait, quant à l'Évangile, dans la force du premier amour, faisait une impression profonde sur ceux qui l'approchaient ; il

[1] « Ministri eorum, equites et stabularii, idiotæ, pelulanter jactabent verbum Domini » (Ibid.)
[2] « Verbum Domini manet in æternum » (Ibid.)
[3] « Adversus inveteratos illos et impios usus nitendum esse » (Seckend., II, p. 46)
[4] « Ut complures allicerentur ad eorum sectam, in ferculis portabantur carnes coctæ in diebus jejunii, aperte, in conspectu totius auditorii » (Cochlœus, p. 138)

disputait souvent avec les évêques, et grâce à la connaissance qu'il avait des saintes Écritures, il leur fermait aisément la bouche[1].

Cette fermeté des amis de la Réformation porta des fruits qui dépassèrent leurs espérances. On ne pouvait plus se faire illusion ; l'esprit qui se manifestait dans ces hommes étaient bien celui de la Bible. Partout le sceptre tombait des mains de Rome. « *Le levain de Luther,* disait un zélé papiste*, fait fermenter tous les peuples de l'Allemagne, et les nations étrangères elles-mêmes sont agitées par de redoutables mouvements*[2]. »

ON VEUT L'ABOLITION DES ABUS DE L'ÉGLISE

On vit aussitôt quelle est la force des grandes convictions. Les États bien disposés pour la Réforme mais qui n'avaient osé y adhérer publiquement, s'enhardirent. Les États neutres, qui désiraient le repos de l'Empire, prirent la résolution de s'opposer à l'édit de Worms, dont l'exécution eût porté le trouble dans toute l'Allemagne ; et les États papistes perdirent tout à coup leur hardiesse. *L'arc des forts fut brisé*[3].

Ferdinand ne crut pas, en un moment si critique, pouvoir communiquer à la diète la rigoureuse instruction de Séville[4] ; et il y substitua une proposition de nature à satisfaire les deux partis.

Aussitôt les laïques reprirent l'influence dont le clergé les avait dépossédés. Les ecclésiastiques s'étant opposés, dans le collège des princes, à ce que la diète s'occupât des abus de l'Église, leur demande fut écartée. Sans doute, une assemblée non politique eût été préférable à la diète ; mais c'était déjà quelque chose que les affaires de la religion ne fussent plus réglées uniquement par les prêtres.

---

[1] *Annales* Spalatini

[2] « Germaniæ populi lutherico fermento inescati … et in externis quoque nationibus gravissimi erant motus » (Cochlœus, p. 138)

[3] Samuel, II, 4

[4] Ranke, Deutsche Gesch., II, p. 362

Les députés des villes ayant reçu communication de cette résolution, allèrent plus loin encore, et demandèrent l'abolition de tous les usages contraires à la foi en Jésus Christ. En vain les évêques s'écrièrent-ils qu'au lieu d'abolir de prétendus abus, on ferait bien mieux de brûler tous les livres dont depuis huit années on inondait l'Allemagne : « *Vous voulez,* leur répondit-on*, ensevelir toute sagesse et toute science*[1] *! …* » La demande des villes fut admise[2], et la diète se divisa en commissions pour l'abolition des abus.

On vit alors se manifester le profond dégoût qu'inspiraient les prêtres de Rome. « *Le clergé,* dit le député de Francfort, *se moque du bien public, et ne recherche que son intérêt propre.* » « *Les laïques,* dit le député du duc George, *ont bien plus à cœur que les ecclésiastiques le salut de la chrétienté.* »

Les commissions firent leur rapport : on en fut étonné. Jamais l'on n'avait parlé avec tant de franchise contre le pape et les évêques. La commission des princes, dans laquelle des députés ecclésiastiques et laïques se trouvaient en nombre égal, proposa une fusion de la papauté et la Réforme. Les prêtres font mieux de se marier, dit-elle, que de tenir dans leurs maisons des personnes mal famées ; chacun doit être libre de communier sous une ou sous deux espèces ; l'allemand et le latin peuvent être également employés dans la cène et dans le baptême ; quant aux autres sacrements, qu'on les conserve, mais qu'on les administre gratuitement ; enfin, que la Parole de Dieu soit prêchée « *selon l'interprétation de l'Église.* » (C'était la demande de Rome), « *mais en expliquant toujours l'Écriture par l'Écriture* » (c'était le grand principe de la Réformation).

Les évêques de Wurtzbourg, de Strasbourg, de Freysingen, et George Truchsess même, se trouvaient dans la commission d'où émanaient ces propositions ; mais le bouillant landgrave y était aussi, et ses invincibles citations de la Bible avaient fait taire les uns et entraîné

[1] « Omnes libros esse comburendos. Sed rejectum est, quia sic omnis doctrina et eruditio theologica interitura esset » (Seckend., II, p. 45)

[2] « Civitatum suffragia multum valuerunt » (Ibid.)

les autres. Ainsi le premier pas vers une union nationale était fait. Encore quelques efforts, et toute la race germanique marchait dans le sens de l'Évangile.

Les chrétiens évangéliques, à la vue de cette perspective glorieuse, redoublèrent d'efforts. *« Demeurons fermes dans la doctrine, »* disait l'électeur de Saxe à ses conseillers[1]. En même temps, des colporteurs vendaient dans toute la ville des livres chrétiens courts, faciles à lire, en latin, en allemand, ornés de gravures, et où les erreurs de Rome étaient vivement attaquées[2]. L'un de ces livres était intitulé : **LA PAPAUTÉ AVEC SES MEMBRES, PEINTE ET DÉCRITE PAR LE DOCTEUR LUTHER**. On y voyait figurer le pape, ses cardinaux, puis tous les ordres religieux, au-delà de 60, avec divers costumes et caractères. On lisait, sous l'image de l'un de ces ordres :

« Couchés dans l'or, la convoitise,
On les voit Jésus oublier ; »

Sous l'image d'un autre :

« Que la Bible ne vous séduise !
Défense de l'étudier ![3] »

Sous une troisième :

« Jeûner, prier à perdre haleine ...
Et la cuisine toujours pleine[4]. »

Ainsi des autres.

« Pas un seul de ces ordres, disait Luther au lecteur, *ne pense à la foi ou à la charité. Celui-ci porte une tonsure, celui-là un capuchon, celui-ci un manteau, celui-là une robe. L'une est blanche, l'autre est noire, l'autre est grise, l'autre est bleue. Celui-ci tient un miroir, celui-là des ciseaux ; chacun*

[1] « Elector Saxoniæ consiliarios suos exhortatus est, ut in doctrina evangelica firmi ... » (Seckend., II, p. 45)

[2] « Circumferebantur item libri lutherani venales, per totam civitatem » (Cochlœus, p. 138)

[3] « Dass die Schrift sie nicht verführe
Durft ihr Keinen nicht studir » (Luth. Op., XIX, p. 536)

[4] « Doch war ihr Küch nimmer leer » (Ibid.)

ses joujoux ... Ah ! Ce sont là les sauterelles, les hannetons, les hurbecs et les vermisseaux qui, comme le dit Joël, ont brouté toute la terre[1]*. »*

Mais si Luther maniait le fouet du sarcasme, il embouchait aussi la trompette des prophètes ; c'est ce qu'il fit dans l'écrit intitulé : **LA DESTRUCTION DE JÉRUSALEM**. Versant des larmes comme Jérémie, il dénonçait au peuple allemand une ruine semblable à celle de la sainte cité, si, comme elle, il rejetait l'Évangile[2]. *« Dieu nous a communiqué tous ses trésors,* s'écrie-t-il ; *il est devenu homme, il nous a servis, il est mort pour nous, il est ressuscité, et il a tellement ouvert les portes du ciel, que tous peuvent y entrer ... Le temps de la grâce est venu ... la bonne Nouvelle est proclamée ... Mais où est la ville, où est le prince qui la reçoive ? ... Ils l'insultent ; ils tirent leur épée, et saisissent Dieu hardiment par la barbe*[3] *... Mais attendez ... il se retournera : d'un coup il leur brisera la mâchoire, et l'Allemagne tout entière ne sera plus qu'une grande ruine. »*

La vente de tous ces écrits était considérable[4]. Ce n'étaient pas seulement les paysans et les bourgeois qui lisaient ces livres ; c'étaient aussi les nobles et les princes. On laissait les prêtres seuls au pied des autels, et l'on se jetait dans les bras *« du nouvel Évangile*[5]*. »* La nécessité d'une réforme des abus fut proclamée le 1er août par un comité général.

FERDINAND BRANDIT ENFIN L'ORDONNANCE IMPÉRIALE

Alors Rome, qui avait paru sommeiller, se réveilla. Des prêtres fanatiques, des moines ignorants, des princes ecclésiastiques, assiégèrent Ferdinand. La ruse, l'argent, rien ne fut épargné pour l'émouvoir. Ferdinand ne tenait-il pas en main l'instruction de Séville ? ...

---

[1] *Luth. Op.*, XIX, p. 335 – Joël, I, p. 5

[2] « Libelli, parvuli quidem mole, sed virulentia perquam grandes ... Sermo Lutheri teuthonicus de destructione Jerusalem » (Cochlœus, p. 138)

[3] « Greiffen Gott zu frech in den Bart » (Luth. Op., XIV (Lips.), p. 226)
« Deo nimis ferociter barbam vellicant » (Cochlœus.)

[4] « Perquam plurima vendebantur exemplaria » (Ibid., p. 139)

[5] « Non solum plebs et rustica turba, verum etiam plerique optimatum et nobilium trabebantur in favorem novi Evangelii, atque in odium antiquæ religionis ... » (Ibid., p. 140)

Se refuser à la publier, c'était accomplir la ruine de l'Église et de l'Empire. Que la voix de Charles oppose son puissant *veto* à l'étourdissement qui entraîne l'Allemagne, et l'Allemagne sera sauvée ! ... Ferdinand consentit à la démarche qu'on lui demandait, et fit enfin connaître, le 3 août, l'arrêt donné par l'Empereur plus de quatre mois auparavant, en faveur de l'édit de Worms[1].

La persécution allait commencer ; les réformateurs allaient être jetés au fond des cachots ; l'épée tirée aux bords du Guadalquivir allait enfin percer le cœur de la Réforme.

L'effet de l'ordonnance impériale fut immense. L'Électeur et le Landgrave annoncèrent aussitôt qu'ils allaient quitter la diète, et ordonnèrent à leurs gens de tout préparer pour le départ. En même temps les députés des villes se rapprochaient de ces deux princes, et l'Évangile parut devoir entrer immédiatement en lutte avec le pape et Charles-Quint.

Mais la Réformation n'était pas encore prête pour une lutte générale. Il fallait que l'arbre poussât de plus profondes racines, avant que le Tout-Puissant laissât se déchaîner sur lui les vents impétueux. Un esprit d'aveuglement, semblable à celui qui fut jadis envoyé sur Saül et sur Hérode[2], s'empara alors du grand ennemi de la Parole de Dieu ; et ce fut ainsi que la Providence divine sauva la Réforme en son berceau.

Le premier moment de trouble étant passé, les amis de l'Évangile se mirent à considérer la date de l'instruction impériale, et à peser les nouvelles combinaisons politiques qui semblaient annoncer au monde les événements les plus inattendus. « *Quand l'Empereur a écrit ces lettres,* dirent les villes de la haute Allemagne*, il était en bon accord avec le pape ; mais maintenant tout est changé. On assure même qu'il a fait dire à Marguerite, des Pays-Bas, de procéder doucement quant à l'Évangile. Envoyons-lui une députation.* » Cela n'était pas nécessaire ; Charles n'avait pas attendu ce moment pour prendre une autre résolution. La marche des choses publiques, faisant un brusque détour, s'était

[1] Sleidan, Hist. de la Réformation, VI, p. 229
[2] Samuel, XVI, 14-23 – Matthieu, II

précipitée dans des voies toutes nouvelles. Des années de paix allaient être accordées à l'Église renaissante.

L'Empereur prend soudain parti pour la Réforme

Au moment où Charles voulait se rendre à Rome, afin d'y recevoir des mains du pontife la couronne impériale, et de lui livrer en échange l'Évangile et la Réformation, Clément VII, saisi d'un étrange vertige, venait de se tourner subitement contre ce puissant monarque. L'Empereur, ne voulant pas favoriser en tout point son ambition, s'était opposé à ses prétentions sur les États du duc de Ferrare. Aussitôt Clément, indigné, s'était écrié que Charles-Quint voulait asservir la Péninsule, et que le temps était venu de rétablir l'indépendance de l'Italie. Cette grande pensée de l'indépendance italienne, entretenue alors par quelques littérateurs, n'était point comme maintenant dans la masse de la nation. Aussi Clément s'empressa-t-il de recourir aux combinaisons de la politique. Le pape, les Vénitiens, le roi de France, à peine sorti de captivité, formèrent une sainte ligue, dont une bulle proclama le roi d'Angleterre conservateur et protecteur[1]. En juin 1526, l'Empereur, inquiet, fit faire au pape les propositions les plus favorables ; mais ces avances furent inutiles, et le duc de Sessa, ambassadeur de Charles à Rome, revenant à cheval de sa dernière audience, indigné de l'accueil qu'il avait reçu, fit monter en croupe un fou de cour, qui, par mille singeries, donna à comprendre au peuple romain combien son maître se moquait des projets du Saint-Père. Celui-ci répondit à ces bravades par un bref, dans lequel il menaçait l'Empereur d'excommunication ; puis, sans perdre de temps, il fit entrer ses troupes en Lombardie, tandis que Milan, Florence et le Piémont se déclaraient pour la Sainte-Ligue. Ainsi, de nombreux ennemis s'élevaient contre la puissance du jeune césar, et l'Europe s'apprêtait à tirer vengeance du triomphe de Pavie.

Charles n'hésita pas. Il fit conversion à droite, aussi rapidement que le pape l'avait faite à gauche, et se tourna brusquement vers les princes évangéliques. « *Suspendons l'édit de Worms,* écrivit-il à son frère,

[1] Sleidan, Hist. de la Réformation, an 1526 – Bullar. M. roman., X

ramenons les partisans de Luther par la douceur, et faisons triompher par un bon concile la vérité évangélique. » Il demandait en même temps que l'Électeur, le Landgrave et leurs alliés marchassent avec lui *« contre les Turcs ou l'Italie, pour le bien commun de la chrétienté.* »

Ferdinand hésita. Gagner l'amitié des luthériens, c'était perdre celle des autres princes. Le frère de Charles faisait entendre de graves menaces[1]. Le duc Guillaume de Bavière affichait des prétentions à la couronne impériale, et le pape, suivant l'exemple des Hildebrand, des Clément VI, et de tant d'autres de ses prédécesseurs, se préparait à donner à ce prince la dépouille de Charles-Quint. Les protestants eux-mêmes n'étaient pas très empressés à serrer la main que leur tendait l'Empereur : ils n'étaient pas sans défiance. *« C'est Dieu, Dieu lui-même,* disaient-ils*, qui sauvera ses Églises*[2]*.* » Ils mettaient Jésus Christ au-dessus de César.

LA DIÈTE SE RÉSOUT À DÉCRÉTER LA LIBERTÉ RELIGIEUSE

La diète était agitée. Que faire ? On ne pouvait ni abolir l'édit de Worms, ni l'exécuter.

Cette étrange situation amena de force la seule solution désirable : la liberté religieuse. Ce fut aux députés des villes qu'en vint la première pensée. *« En tel lieu,* disaient-ils, *on a gardé les anciennes cérémonies ; en tel autre, on les a abolies ; et tous croient avoir raison. Laissons chacun libre de faire comme il l'entend, jusqu'à ce que, par la Parole de Dieu, un concile rétablisse l'unité désirable.* » Cette pensée prit faveur, et le recez de la diète, sous la date du 27 août, arrêta *« qu'un concile libre, universel, ou tout au moins national, serait convoqué dans l'espace d'une année, que l'on demanderait à Charles de revenir promptement en*

[1] « Ferdinandus, ut audio, graviter minatur » (Corp. Ref., I, p. 801)

[2] « Imperator pollicetur … sed nemo bis promissis movetur. Spero Deum defenurum esse suas ecclesias » (Ibid., 24 juin)

Allemagne, et que jusque-là chaque État se comporterait dans son territoire de manière à pouvoir en rendre compte à Dieu et à l'Empereur[1]*. »*

Ainsi l'on se sauva par le juste milieu ; et cette fois c'était bien le véritable. Chacun maintint son droit en reconnaissant celui des autres. Sans doute les situations ne devenaient pas égales. La doctrine évangélique n'avait qu'elle-même pour se protéger ; la doctrine romaine avait, dans les pays romains, l'édit de Worms, ses prisons et ses bûchers. Le protestantisme donne toujours plus de liberté qu'il n'en reçoit lui-même.

La diète de Spire, de 1526, forme une époque importante de l'histoire : une ancienne puissance, celle du moyen âge, est ébranlée ; une puissance nouvelle, celle des temps nouveaux, prend pied ; la liberté religieuse se pose hardiment en face du despotisme romain ; l'esprit laïc l'emporte sur l'esprit prêtre. Dans ce seul pas il y a une grande victoire ; la cause de la Réforme est gagnée.

On ne s'en douta guère. Luther, le lendemain du jour où le recez fut publié, écrivait à un ami : *« La diète se tient à Spire, à la mode allemande ; on y boit, on y joue ; mais, à cela près, on n'y fait rien. » « Le congrès danse et ne marche pas, »* a-t-on dit de nos jours. C'est que de grandes choses se font souvent sous l'apparence de la frivolité, et que Dieu accomplit ses desseins à l'insu même de ceux dont il se sert comme de ses instruments. Il se manifesta, dans cette diète de Spire, un sérieux, un amour de la liberté de conscience, qui est le fruit du christianisme, et qui, au XVI^{ème} siècle, eut, dans les nations germaniques, ses premiers, si ce n'est ses plus énergiques développements.

Cependant Ferdinand hésitait encore ; Mahomet lui-même vint en aide à l'Évangile. Louis, roi de Hongrie et de Bohême, noyé à Mohaez le 29 août 1526, au moment où il fuyait devant Soliman II, avait légué à Ferdinand la couronne de ces deux royaumes. Mais le duc de Bavière, le vayvode de Transylvanie, et par-dessus tout le terrible Soliman, la lui

[1] « Unusquisque in sua ditione ita se gereret, ut rationem Deo et Imperatori reddere posset » (Seckend., II, p. 41)

contestaient. C'était assez pour occuper le frère de Charles ; il laissa Luther, et courut disputer deux trônes.